

APPROCHE ET DÉCOUVERTE DE LA NOUVELLE-CALÉDONIE

C. – Le dix-huitième siècle

1. – Anglais et Français dans le sud du Pacifique

L’anglais Dampier qui longea le nord de la Nouvelle-Guinée par l’ouest, vers 1700, montra que la Nouvelle-Bretagne était distincte de la Nouvelle-Guinée.

Le hollandais Roggeveen, au début de 1722, sortit du Pacifique par le nord-ouest en suivant les limites septentrionales de la zone qui nous occupe.

C’est ce que fit aussi, un demi-siècle plus tard, l’anglais Wallis après avoir découvert, en août 1767, l’île qui porte désormais son nom. Le Territoire français de Wallis est situé à plus de 1 000 milles nautiques de la Nouvelle-Calédonie.

Le capitain anglais Carteret, séparé de Wallis à la sortie du détroit de Magellan, se laissa mener par l’alizé vers le nord-ouest. Il redécouvrit l’île Santa Cruz (Ndeni) et les Salomon (Malaïta et Buka). Poussé par les vents et les courants, il découvrit le canal Saint-George qui sépare la Nouvelle-Bretagne et la Nouvelle-Irlande. La découverte du canal Saint George devait avoir une grande importance pour la Nouvelle-Calédonie car elle amena indirectement les Anglais à découvrir les « Loyalty Islands » en 1793.

Le français Bougainville, après avoir redécouvert Futuna, reconnut la partie septentrionale des Nouvelles-Hébrides et démontra que l’archipel était tout à fait indépendant de l’Australie. Il passa à quelques 200 milles nautiques au nord de la Grande Terre. Aux abords de l’Australie, il remonta vers le nord et redécouvrit le sud-est de la Nouvelle-Guinée et les Salomon. Il quitta le sud-ouest du Pacifique sans passer par le détroit de Torrès dont il ignorait l’existence et sans emprunter le canal Saint-George, faute de connaître la découverte de Carteret.

Armant « à la découverte », la Compagnie Française des Indes avait confié à de Surville mission de redécouvrir les Salomon, la Nouvelle-Zélande et le Continent Austral. Partie du nord, l’expédition longea l’est des Salomon et, vers le 15 novembre 1769, passa entre les îles Chesterfield et l’îlot Surprise, à environ 50 milles à l’ouest du grand ensemble récifal précédant la Nouvelle-Calédonie, puis entre les récifs Bellona et Fairway, à 200 milles à l’ouest de la Grande Terre. De Surville retrouva ensuite le nord de la Nouvelle-Zélande, y croisa Cook sans le voir, et poursuivit son voyage dans les latitudes australes du Pacifique jusqu’en Amérique du Sud.

Il restait à prouver que la Nouvelle-Zélande n’était pas l’amorce du Continent Austral et à fixer la limite ouest du Pacifique du sud-ouest. Ce fut l’œuvre du capitain anglais Cook au cours de sa circumnavigation de 1769-70.

Venant des archipels polynésiens, Cook arriva fin 1769 au nord-est de la Nouvelle-Zélande. Il fit le tour complet des deux îles, apportant la preuve décisive qu’on ne se trouvait pas en présence d’un continent.

Cook se dirigea alors vers le sud de l’Australie et se lança dans la formidable aventure de remonter toute sa côte orientale, encore inconnue. Cette mémorable odyssée de 2 000 milles nautiques permit de fixer avec précision les contours orientaux de la « Nouvelle Hollande », de confirmer l’existence encore douteuse du passage entre l’Australie et la Nouvelle-Guinée et de délimiter, à l’ouest, l’aire géographique du sud-ouest du Pacifique.

Deux ans plus tard le navigateur français Marion du Fresne, venant de Tasmanie, gagna la baie des îles au nord-est de la Nouvelle-Zélande, où il périt. Son remplaçant, Du Clesmeur, sortit du Pacifique du sud-ouest par les Tonga. Simple mention doit être faite de ce voyage qui n’ajouta rien aux découvertes de Tasman et de Cook, dans les limites de la région considérée.

2. – Cook : la découverte (1774)

Bien que le sud-ouest du Pacifique ait alors été cerné et sillonné de part en part, la Nouvelle-Calédonie restait, en son centre, toujours confinée dans son isolement. Cette situation exceptionnelle ne pouvait pas se prolonger longtemps.

a. Les Nouvelles-Hébrides

Le capitain Cook, au cours de son second grand voyage de circumnavigation résolut d’explorer ces « Grandes Cyclades » (nord des Nouvelles-Hébrides) que Bougainville avait traversées en 1768 sans en reconnaître la partie sud. Il reconnut successivement par l’est les grandes îles de Mallicolo (ou Malekula), Vaté (Sandwich), Erromango et Tanna. Puis il remonta la chaîne des îles par l’ouest, emprunta le détroit de Bougainville au nord de Mallicolo, longea la côte Est de Santo et pénétra dans la grande baie de Saint-Philip et de Saint-James (Big Bay) 168 ans après que Quiros l’eût découverte. Il rebaptisa l’archipel « Nouvelles-Hébrides » en effaçant le nom donné par Bougainville. Début septembre, il mit le cap vers le sud. Il avait l’intention de se rendre directement en Nouvelle-Zélande.

b. La Nouvelle-Calédonie

Comme Torrès et comme de Surville, Cook subit l’effet de la dérive du vent et du courant. Mais, navigant mieux, il put faire une route plus sud que ces derniers. Le 4 septembre 1774 l’aspirant Colnett apercut une grande terre abrupte s’élevant de l’horizon. C’était la partie nord d’une île inconnue que Cook devait appeler « New Caledonia » parce qu’elle lui rappela, dit-on, les collines dénudées et abruptes de la Calédonie écossaise. Cook mouilla au nord-est, devant Balade, sous le vent de l’îlot Poudioué et noua des relations amicales avec la tribu mélanésienne qui habitait le rivage. Il entreprit l’exploration du grand récif du nord-est (Récif de Cook) qu’il n’acheva pas, puis longea la côte Est de la Grande Terre vers le sud, et reconnut Kounié qu’il nomma île des Pins (Isle of Pines) en raison de l’abondance des pins colonnaires. Les abords récifaux dangereux de la côte Ouest l’incitèrent à renoncer à son exploration et il gouverna vers la Nouvelle-Zélande, découvrant au passage l’île Norfolk. C’était la première fois, écrivit Cook lui-même, non sans mauvaise conscience, qu’il abandonnait l’exploration complète d’une nouvelle découverte. Cette lacune fut à l’origine des voyages de Lapérouse et de d’Entrecasteaux.

C’est ainsi que la Nouvelle-Calédonie émergea enfin du néant cartographique.

II. – DE LA DÉCOUVERTE AUX PREMIERS ÉTABLISSEMENTS (1774-1840)

La découverte avait été tardive. L’établissement des Européens le fut également. De 1774 à 1840, les marins se bornèrent à parfaire la découverte, les baleiniers à y relâcher et des aventuriers à s’y perdre. La Nouvelle-Calédonie, en effet, faisait peur : Cook avait décrit ses abords comme si dangereux que l’on n’osait s’y risquer. L’immense continent australien, que les Anglais commençaient à coloniser, polarisait trop leur attention pour qu’ils s’intéressent à cette petite île située à dix jours de voile de Sydney. Pendant soixante-six ans on n’enregistra que des « contacts ».

A. – Lapérouse

Curieusement, ce furent les Français qui eurent à cœur de parachever l’exploration incomplète de Cook. En 1785, les instructions données à Lapérouse, en partance pour un voyage de circumnavigation, comprenaient l’exploration de la côte Ouest de la Grande Terre. La disparition du grand navigateur en 1788 et la découverte ultérieure (1826) des restes d’un de ses navires, l’Astrolabe, sur une des îles Santa Cruz (Vanikoro) posent le problème de son passage en Nouvelle-Calédonie. De nombreux arguments permettent de penser que Lapérouse avait accompli la mission dont il était chargé avant de disparaître. Mais comme jusqu’ici, des « preuves irrécusables » (Jules Garnier) n’ont pu être établies, le périple probable de Lapérouse n’a pas été porté sur la carte.

B. – Hunter (1791)

Après la fondation de Sydney en 1788, les Anglais apprirent très vite à emprunter le chenal des Nouvelles-Hébrides pour se rendre au canal Saint-George, découvert par Carteret en 1767. Ils évitaient ainsi les dangers de la Mer du Corail dont la connaissance hydrographique restait imparfaite. Mais il fallait pour cela doubler la Nouvelle-Calédonie et certains ne le purent pas quand l’alizé était trop fort et « adonnait » à l’est.

Ce fut le cas, en avril 1791, du capitain Hunter, obligé de longer la côte Ouest à distance faute d’avoir pu doubler l’île des Pins. D’autres capitains anglais, dont l’un (Bowen 1791) toucha à l’île des Pins et en fut chassé par les habitants, empruntèrent sûrement la même voie après 1788 mais l’histoire n’en garde pas trace.

C. – D’Entrecasteaux (1792-93)

Le contre-amiral d’Entrecasteaux avait reçu de Louis XVI la double mission de rechercher Lapérouse et de parachever l’œuvre de Cook. Il fut le découvreur officiel de la côte Ouest calédonienne. Parvenu le 16 juin 1792 au large de l’île des Pins, il n’osa se risquer à pénétrer dans le lagon de la côte Ouest. Il longea donc le grand récif extérieur, son prolongement nord-ouest du Récif des Français et poursuivit son exploration jusqu’à l’environnement récifal des îles Surprise et Huon (Récifs d’Entrecasteaux) à 150 milles au nord-ouest de la pointe de la Grande Terre. L’ingénieur hydrographe Beautemps-Beaupré dressa une excellente carte de l’île. Après avoir exploré le sud-est de la Nouvelle-Guinée et l’archipel des îles de l’Amirauté, d’Entrecasteaux revint en Nouvelle-Calédonie en avril 1793 par l’est et les Tonga non sans avoir découvert au passage l’atoll Beautemps-Beaupré à l’ouest d’Ouvéa, dernier élément occidental des Loyauté. Depuis le mouillage de Cook à Balade, d’Entrecasteaux acheva l’exploration du Grand Récif de Cook vers le nord-est, mais il ne reprit pas celle de la côte Ouest et ne put obtenir de renseignements sur le passage de Lapérouse.

D. – Raven et Kent (1793 et 1803)

S’il avait découvert l’atoll Beautemps-Beaupré, d’Entrecasteaux n’aurait pas soupçonné l’existence des trois îles d’Ouvéa, Lifou et Maré en dépit d’indications fournies par des navigateurs polynésiens pendant son séjour sur la côte Est de la Grande Terre.

Les Loyauté furent découvertes en novembre 1793 par Raven, capitain d’un transport anglais venant de Sydney qui donna à l’archipel le nom qu’il a conservé (Loyalty Islands). La première relâche certaine, très brève, eut lieu à Lifou en 1796 et fut également le fait de transports britanniques.

Contrairement à d’Entrecasteaux, le capitain anglais Kent pénétra dans le lagon ouest en mai 1803. Il nomma la baie : Saint-Vincent (John Jervis, Comte de Saint-Vincent, était premier Lord de l’Amirauté) et prit contact avec la population. De leur séjour d’un mois dans ce havre, sa femme et lui firent une relation dithyrambique qui devait attirer marins, missionnaires et trafiquants vers ce mouillage pendant un demi-siècle.

E. – Dumont d’Urville et l’hydrographie des îles Loyauté (1827 et 1840)

Si les navires de transport britanniques venus de Sydney et quittant le Pacifique du sud-ouest par le canal Saint-George, prirent rapidement l’habitude de longer les Loyauté par le sud, leurs capitaines n’eurent ni le loisir ni la curiosité d’en faire l’hydrographie ou de les décrire. Trente ans après leur découverte, leurs abords et leurs côtes restaient pratiquement inconnus. Cette lacune devait être comblée par le navigateur français Dumont d’Urville qui entreprit en 1827, au cours d’un voyage de circumnavigation, la reconnaissance des îles et fit dresser la carte marine de la partie nord. Treize ans plus tard, en 1840, Dumont d’Urville devait lever la partie sud de l’archipel dont la carte de l’ingénieur hydrographe Vincendon-Dumoulin resta longtemps la seule carte de référence.

F. – Baleiniers, trafiquants et aventuriers (1810-1840)

Baleiniers, trafiquants et aventuriers de Sydney eurent sans doute d’assez nombreux contacts avec l’archipel calédonien à partir de 1810. La chasse à la baleine prit une grande extension dans le Pacifique dès la fin du 18^e siècle. C’est par centaines que les baleiniers anglais et surtout américains (venant pour la plupart des côtes du Massachusetts) exploitèrent les grands rassemblements de cétacés du Pacifique oriental, puis central. Mais les bancs s’épuisaient vite et la poussée vers la Mélanésie

se fit plus forte à compter de 1810-1820, malgré la crainte qu’elle inspirait.

Il n’est pas douteux que quelques baleiniers particulièrement hardis se soient risqués dans cette région dès la première moitié du 19^e siècle. On ne sait rien des relâches qu’ils ont pu faire dans le nord de la Grande Terre et surtout aux Loyauté. Mais leur présence dans les parages à cette époque est attestée par des journaux de bord. Dans le même temps, la curiosité ou la « fortune de mer » (tempête, recherche de vivres et d’eau, etc…) ont sans doute conduit des représentants de l’humanité interlope du Sydney d’alors à aborder en Grande Terre ou dans les îles. La tradition des Kouniés de l’île des Pins, recueillie au milieu du 19^e siècle par l’ingénieur hydrographe Bouquet de la Grye, le Père Goujon et le pasteur Murray, de même que de rares témoignages, ne laissent guère de doutes à propos de ces contacts, comme du sort ordinairement funeste réservé aux naufragés par les habitants.

Quelques-unes des dépendances de la Nouvelle-Calédonie, îles minuscules et inhabitées au sud-est de la Grande Terre furent découvertes entre 1788 et 1798 par des capitains anglais : l’îlot Matthew en 1788, par Gilbert, Walpole en 1794 par Butler (commandant le Walpole), Hunter en 1798 par Fearn (commandant le Hunter). Quant aux Chesterfield, à l’ouest, elles reçurent le nom du navire baleinier anglais du capitain Alt qui les découvrit en 1793.

III. – DES PREMIERS ÉTABLISSEMENTS A LA FONDATION DE NOUMÉA (1840-1854)

A compter des années 1840, les contacts des Occidentaux avec l’archipel calédonien vont se multiplier. Les missionnaires, les trafiquants et les marins vont tour à tour s’y implanter et y créer des établissements.

A. – L’implantation des missionnaires

1. – Les protestants anglais de la London Missionary Society

a. A l’île des Pins et en baie de Saint-Vincent

La célèbre London Missionary Society – plus connue sous le sigle LMS –avait évangélisé avec succès la Polynésie centrale depuis 1797. Dans les années 1830-40, la LMS était arrivée aux portes de la Mélanésie. Compte tenu de la distension de son champ de mission et de la pénurie de missionnaires britanniques, la LMS avait mis sur pied la méthode de l’évangélisation par catéchistes polynésiens interposés (« teachers »), formés dans des sortes de séminaires (« native agencies »). Ils devaient préparer le terrain pour les futurs pasteurs anglais.

Dès 1839 l’apôtre de la LMS, John Williams, échoue à Erromango, aux Nouvelles-Hébrides, où il périt.

Le 12 mai 1840, le Révérend Thomas Heath croisa au large de l’île des Pins et y déposa deux catéchistes samoans. Le grand chef Ti Toorou Vendegou fut enchanté de les accueillir car il avait entendu parler par des Tongans réfugiés à Kounié, de l’effet bénéfique de la nouvelle religion. Mais il réclama un missionnaire blanc.

Cela fait, le pasteur Heath se rendit à la baie de Saint-Vincent. Il tenta d’y déposer deux catéchistes samoans mais il échoua, car ceux-ci furent effrayés par la « barbarie » des indigènes.

L’année suivante, le Révérend Murray déposa à Kounié deux nouveaux catéchistes. A la suite des missionnaires, les santaliers anglais de Sydney fréquentèrent l’île des Pins. Des heurts en résultèrent avec le grand chef et ses sujets, et de graves épidémies décimèrent la population. Rejetant la responsabilité de ces maux sur la nouvelle religion et les catéchistes, et ulcéré de ne pouvoir obtenir l’affectation d’un missionnaire européen, le grand chef fit massacrer, le 1^{er} novembre 1842, les catéchistes et l’équipage d’un navire santalier à bord duquel ils s’étaient réfugiés. Dès lors, les protestants abandonnèrent l’île des Pins.

b. En Nouvelle-Calédonie (Touaourou)

En 1841 et 1842, la LMS déposa à Touaourou, au sud-est de la Grande Terre, quatre catéchistes qui furent bien accueillis. Deux survécurent. L’évangélisation fit de grands progrès, mais les catéchistes, en butte à l’hostilité du grand chef de Kounié, suzerain de Touaourou, durent être évacués peu de temps avant le massacre général des convertis par les Kouniés, en 1845.

c. Aux îles Loyauté

La LMS connut par contre un succès complet aux îles Loyauté.

L’évangélisation commença à Maré, menée par des catéchistes samoans, en 1841. De grands progrès furent enregistrés à partir de 1849. La LMS y plaça deux pasteurs britanniques en 1854. Les catholiques maristes ne s’implantèrent qu’en 1866, mais Maré devait rester par la suite une île protestante.

A Lifou, à partir de juillet 1842, l’évangélisation fut entreprise avec succès par deux catéchistes rarotongans que d’autres vinrent rejoindre par la suite. Le premier missionnaire blanc ne débarqua qu’en 1859. L’arrivée de l’église anglicane et des Maristes provoqua des conflits tribaux et confessionnels. La paix religieuse fut établie en 1871 et la majorité des habitants de Lifou resta protestante.

A Ouvéa, la LMS n’eut pas les moyens d’implanter des catéchistes avant 1856 et un pasteur britannique avant 1864. Le catholicisme français mit à profit ce retard et, aujourd’hui, 30 % à peine des habitants d’Ouvéa sont protestants.

Le succès de l’évangélisation menée aux Loyauté par les catéchistes polynésiens, qui contraste avec les échecs de l’île des Pins et de Touaourou, ne paraît pouvoir s’expliquer que par une affinité plus grande de ces catéchistes avec les habitants des îles, fortement marqués par les influences polynésiennes.

2. – Les anglicans de la Melanesian Mission

L’église officielle d’Angleterre était installée en Australie dès la fin du dix-huitième siècle, mais elle ne s’occupa que de ses fidèles établis sur le grand continent. Il n’en fut pas de même de l’église anglicane de Nouvelle-Zélande qui s’efforça d’étendre son prosélytisme en Mélanésie.

a. A l’île des Pins

Monseigneur Selwyn, dynamique évêque de l’église anglicane de Nouvelle-Zélande, entreprit l’évangélisation des îles mélanésiennes à partir de 1848. Malgré son désir, il ne put s’implanter à l’île des Pins où il avait été précédé par les Maristes catholiques français.

b. Aux îles Loyauté

Monseigneur Selwyn tenta de concurrencer la LMS de deux manières. D’une part il forma des catéchumènes loyaltiens en Nouvelle-Zélande mais n’en obtint pas les résultats escomptés. D’autre part il implanta à Maré en 1852 un prêtre anglican dont l’influence fut rapidement très forte mais fut effacée, après sa mort, par les missionnaires britanniques que la LMS s’empressa d’installer pour appuyer l’action des catéchistes. La Melanesian Mission ne put s’implanter solidement qu’aux Salomon.

3. – Les catholiques français de la Société de Marie

Dans les années 1830-1840, la rivalité politico-confessionnelle entre Anglais et Français battait son plein. Les Français avaient quarante ans de retard dans le Pacifique : les protestants anglais avaient débarqué à Tahiti en 1797 et l’épopée missionnaire de la LMS dans toute la Poly-nésie frappait les imaginations et humiliait l’Eglise de France. C’est pour-quoi la Société de Marie avait été créée en 1836 par le Père Colin et le Pacifique occidental lui avait été réservé par le Pape. En 1842, quelques implantations réussies (dont celle de Wallis et Futuna) ouvraient aux Maristes la voie de la Mélanésie où la Nouvelle-Calédonie était réputée vierge de toute action missionnaire.

a. Première tentative sur la Grande Terre : Balade et Pouébo (1843-1847)

Venus de France via les Marquises, les Maristes dirigés par Monsei- gneur Douarre débarquèrent le 21 décembre 1843 au mouillage de Cook à Balade. Conformément aux ordres de l’amiral Dupetit-Thouars, commandant la station navale d’Océanie, le commandant de la corvette qui les transporta fit reconnaître la suzeraineté de la France par les chefs de la région. Monseigneur Douarre refusa de contresigner l’acte mais dut accepter la garde du drapeau. Les rapports des missionnaires et de la population furent difficiles. Les prêtres et les frères ignoraient la langue des habitants et ne comprenaient rien aux luttes tribales qui dévastaient la région. Ils se sentaient désarmés devant la triste condition des femmes et le cannibalisme. De leur côté, les indigènes, qui étaient au bord de la famine, furent dérouterés lorsque les Pères reçurent enfin, après vingt mois de délaissement et de dénuement, des approvisionnements abondants. A la suite d’une épidémie et d’une sécheresse, le ressentiment des tribus s’accentua et la mission, attaquée, dut finalement être évacuée en 1847 par un navire de guerre de passage. Un frère mariste fut tué au cours de l’affrontement.

b. Port Saint-Vincent (1848)

L’un des prêtres de la mission de Balade tenta en 1848 d’établir une mission dans la baie de Saint-Vincent mais y renonça, aussi rebuté par la médiocrité du site que par la rareté des habitants.

c. L’île des Pins (août 1848)

Le même prêtre, le Père Rougeyron, renseigné par le santalier Paddon à Anatom (Nouvelles-Hébrides), envoya à l’île des Pins des missionnaires dont l’action devait préluder à la réussite de l’évangéli- sation de la Grande Terre. Le Père Goujon devint l’apôtre des Kouniés.

d. Deuxième tentative sur la Grande Terre : Hienghène et Yaté (septembre-décembre 1849)

Le retour en Mélanésie de Monseigneur Douarre en 1849 devait relancer l’activité missionnaire en Grande Terre. Il ne put toutefois s’implanter ni à Hienghène ni à Yaté et regagna l’île des Pins en janvier 1850.

e. Retour définitif à Balade (mai 1851)

L’évêque des Maristes, après une période de découragement, entre- prit à nouveau, depuis l’île des Pins, la conquête spirituelle de la Grande Terre en réimplantant une mission à Balade. Le succès de celle-ci fut dû en large partie à l’action de catéchumènes de Balade qui avaient été formés à Futuna par le Père Rougeyron. Bientôt, malgré de nombreuses vicissitudes, le catholicisme prit racine et ce furent les pères maristes des missions de Balade et de Pouébo qui facilitèrent en 1853 et 1854 la prise de possession de la Nouvelle-Calédonie par la Marine française.

B. – Baleiniers et trafiquants

1. – Les baleiniers

L’épuisement des bancs de cétacés dans le Pacifique oriental et central, une meilleure connaissance de la Mélanésie, rendent compte de la présence de nombreux chasseurs de baleines dans la Mer du Corail entre 1840 et 1850. Principalement américains, ils relâchèrent sans doute fréquemment dans le nord calédonien et aux Loyauté bien que les preuves formelles en soient rares. Une « station » pour l’extraction de l’huile de baleine a fonctionné à Lifou. Les rapports entre indigènes et baleiniers durent être fréquents et étroits. Il semble qu’ils aient été pacifiques.

2. – Santaliers et trafiquants

Le santal est un petit arbre malingre mais son bois, débarrassé de l’aubier, est très odoriférant. Il était très demandé par les Chinois qui s’en servaient pour fabriquer de l’encens, du parfum et des objets d’ébénis- terie. Il avait fait l’objet d’un trafic intense, dès le début du 19^e siècle, dans les îles de la Polynésie orientale et centrale. En 1840 le santal était à peu près épuisé en Polynésie mais il était encore abondant en Méla- nésie, et notamment dans l’archipel calédonien. Le bois était si recherché

que les trafiquants de Sydney, dénommés « santaliers », surmontèrent la crainte que leur inspirait la Mélanésie et, pendant une quinzaine d’années, ils écumèrent les îles et les côtes de la Grande Terre à sa recherche, à partir de 1841 (voyage du capitain Cheyne).

Certains de ces trafiquants étaient des aventuriers brutaux et sans scru- pules, mais beaucoup de capitains surent se montrer honnêtes et justes dans leurs tractations. En tout état de cause, c’étaient des hommes courageux et de remarquables marins. Au surplus, si l’appât du gain les animait, les résultats ne furent pas toujours à la hauteur de leurs espé- rances et la plupart d’entre eux ne firent pas fortune. En revanche, l’épopée santalière eut pour les indigènes des conséquences matérielles considérables. En échange du santal, ils obtinrent des denrées qui, pour eux, avaient une valeur exceptionnelle : d’abord du fer, du verre et des étoffes, puis très vite des articles de plus en plus spécialisés, des haches, des scies, des couteaux, des ciseaux puis toutes sortes d’instruments et appareils divers, qui provoquèrent un véritable bouleversement techno- logique dans tout l’archipel.

L’exploitation du santal commença à l’île des Pins, où sa présence avait été révélée aux trafiquants par un marin déserteur du navire de la LMS. Les habitants y mirent un terme par le massacre d’un équipage et le pillage d’un navire. Aux Loyauté, l’extraction du santal de Maré aboutit la même année (1842) au même résultat. A Lifou et à Ouvéa, les tracta- tions furent pacifiques. Elles furent souvent plus délicates sur la côte Est de la Grande Terre, mais les trafiquants établirent un comptoir à Hien- ghène, d’où l’influence anglaise se répandit dans la région.

Dans le même temps (janvier 1844), le santalier le plus célèbre, James Paddon, établissait une station permanente à Anatom, au sud des Nouvelles-Hébrides. Il y construisit plusieurs navires qui rayonnèrent dans l’archipel calédonien et ce comptoir devint le point de ralliement des navires santaliers. Leur activité se ralentira de 1843 à 1846 en raison de la chute des prix du santal sur le marché chinois. Les Chinois se montrent alors plus exigeants sur la qualité du bois, les habitants des îles sur celle des marchandises de traite.

Le retour de prix rémunérateurs en 1846 lance les bateaux santaliers par dizaines sur la Grande Terre et les îles. Voyages d’exploration autant que d’exploitation, comme ceux de Woodin, ponctués de nombreux heurts sanglants avec les indigènes qui attaquent et pillent les bateaux. En même temps que le nombre des santaliers diminue, à la mesure de la raréfaction du santal, au début des années 50, leurs activités se différen- cient. Les comptoirs de Paddon et de Towns à l’île des Pins traitent l’holoturie (trévang, ou biche de mer) et extraient l’huile de coco. Ils seront les derniers, et Paddon, après la prise de possession de 1853, s’installe en Grande Terre en 1854. Cet anglais aidera les Français à créer Nouméa comme il avait aidé les Maristes à s’implanter à l’île des Pins.

C. – Les Marins

Aucun « manoua » (abréviation en pidgin local de man-of-war, bâti- ment de guerre) ne parut sur la Grande Terre depuis le voyage du captain Kent en baie de Saint-Vincent en 1803. Pendant près de quarante ans l’île ne reçut la visite d’aucun pavillon, qu’il fût anglais ou français. Mais au début des années 1840, les activités des marines de guerre vont se réveiller, en même temps que celles des missions et des trafiquants, auxquelles elles furent liées de très près.

1. – Le HMS Favourite en baie de Saint-Vincent (février 1840)

Le rapport très favorable du captain Croker, commandant le HMS Favourite, qui en 1840 visita en outsider la baie de Saint-Vincent naguère célébrée par Kent, éveilla l’intérêt d’un colon anglais d’Australie, Sullivan, pour la Nouvelle-Calédonie. Il prépara un plan détaillé de colo- nisation et proposa au Gouvernement britannique d’annexer l’île, mais celui-ci ne donna pas suite à ce projet.

2. – La Marine française et les Maristes (1843-1847)

Si l’Angleterre, occupée par la colonisation des immenses territoires d’Australie et de Nouvelle-Zélande, se souciait peu d’étendre sa souve- raineté sur les petites îles du sud-ouest du Pacifique, la France, humiliée par les conquêtes britanniques, se montrait franchement expansionniste, tout en cherchant à éviter à tout prix les conflits diplomatiques avec la Grande-Bretagne.

C’est ainsi que l’amiral Dupetit-Thouars, commandant aux Marquises la station navale du Pacifique, saisit l’occasion du transport des pères maristes à Balade, en 1843, par une corvette de charge, pour faire recon- naître la suzeraineté de la France par les chefs de la région. Cette initia- tive coïncidant avec le différend diplomatique de l’affaire Pritchard entre la France et l’Angleterre, fut désapprouvée par le Ministère de la Marine et des Colonies. Le drapeau français fut retiré de Balade et nos navires de guerre, jusqu’en 1847, se bornèrent à ravitailler la mission de Balade et à assurer le transport et l’évacuation des missionnaires en Nouvelle-Calédonie et dans le reste du Pacifique.

3. – La Royal Navy dans l’archipel calédonien (1848-1853)

Le « rush » des santaliers anglais dans l’archipel calédonien à partir de 1841 provoqua des affrontements entre trafiquants et insulaires. Mais il fallut attendre 1848 pour voir la Royal Navy exercer une action de police dans le sud-ouest du Pacifique et notamment dans l’archipel néo-calédonien. Les campagnes des vaisseaux anglais furent l’occasion de compléter l’hydrographie encore mal connue de l’archipel. Jusqu’en 1852, les navires de guerre britanniques apparaîtront chaque année sur les côtes de la Grande Terre et des îles, faisant croire à une prochaine annexion.

4. – La prise de possession et l’implantation française (septembre 1853)

a. La mission exploratoire de l’Alcmène (1850)

Après le sauvetage des Maristes de Balade en août 1847, aucun navire de guerre français n’apparut plus dans l’archipel. Mais en 1850, le

Gouvernement français décidait d’y envoyer un vaisseau en mission exploratoire. Cette mission, qui avait pour but d’étudier les possibilités de colonisation de la Nouvelle-Calédonie, et notamment celle d’y créer un bagne, reçut l’appui personnel du Prince Président. Bien commencée par la corvette l’Alcmène, elle devait s’achever tragiquement par le massacre anthropophagique de plusieurs officiers et hommes d’équipage dans le nord de l’île.

b. La prise de possession à Balade (24 septembre 1853)

Les rapports favorables sur le pays, le massacre des marins de l’Alcmène, la réinstallation réussie des Maristes à Balade en 1851, incite- ront chacun pour leur part la France à annexer la Nouvelle-Calédonie. Mettant à profit la conjoncture propice de l’alliance française avec l’Angleterre contre la Russie, l’Empereur Napoléon III fait ordonner la prise de possession. Plusieurs navires de guerre, partis de diverses stations navales, devront converger pour cela vers la Grande Terre. Il est bien précisé toutefois qu’ils n’exécuteront cet ordre que si le pavillon anglais ne flotte pas sur l’île. Ralliant Balade le premier, l’amiral Febvriez des Pointes procéde solennellement à la cérémonie le 24 septembre 1853. Les Maristes s’associent cette fois sans réticence à la signature de l’acte et la construction d’un fortin est entreprise pour laisser sur place un détachement militaire.

c. La prise de possession de l’île des Pins (29 septembre 1853)

Febvrier des Pointes savait que les Anglais cherchaient à installer une station charbonnière sur la route Sydney-Panama et redoutait qu’ils choisissent l’île des Pins et en prissent prétexte pour l’annexer, créant ainsi une sorte de Gibraltar au sud de la Grande Terre. Prenant les devants, il se rendit à l’île des Pins et fit reconnaître le protectorat de la France par le grand chef Kaoua Vendegou.

d. La consolidation (octobre 1853-janvier 1854)

L’amiral revint à Balade en visitant la côte Est. Soucieux de conso- lider sa position , il fit approvisionner sa station et chargea le Consul de France à Sydney d’aviser les autorités britanniques de la prise de possession. En même temps, il tenta de multiplier les contacts avec les tribus voisines mais se heurta à l’opposition de certains chefs anti-chrétiens. En dépit des protestations du Gouverneur de la Nouvelle-Zélande, qui entreprit une virulente campagne pour faire annuler l’annexion française, l’Angleterre ne réagit pas.

e. La récidive (janvier-mai 1854)

Le capitaine de vaisseau Tardy de Montravel, commandant la Constantine, de la station navale des Indes, avait reçu tardivement les ordres secrets de l’Empereur. Il ne mouilla à l’île des Pins que le 6 janvier 1854. Choqué d’apprendre la manière subreptice dont s’était accompie –en raison de la présence d’un vaisseau de guerre anglais – la prise de possession de l’île, il la renouela avec éclat et fit de même à Balade et Pouébo. Il signifia solennellement aux chefs que les guerres tribales et le cannibalisme seraient réprimés mais se heurta, comme Febvrier des Pointes, à l’opposition de chefs traditionalistes. Tardy de Montravel se rendit compte très vite que la région pauvre et excentrique de Balade ne convenait pas à l’implantation d’une capitale pour la Nouvelle-Calédonie. Comme bien d’autres, influencé par les récits de Kent et de Croker, il alla visiter la baie de Saint-Vincent, renouvelant à chacune de ses haltes sur la côte Est la cérémonie des couleurs ponctuée de coups de canon et la notification aux chefs de son code de police inspiré du code pénal français.

5. – La fondation de Nouméa (25 juin 1854)

Déçu par le site, le havre et les approches de la baie de Saint-Vincent dont les Anglais avaient entretenu pendant un demi-siècle la légende édénique, Tardy de Montravel trouva bientôt dans la rade de Nouméa, découverte par l’enseigne de vaisseau de Castellane, le site le plus approprié, avec les ancrages protégés par l’île Nou et les deux presqu’îles de Ducos et de Nouméa.

L’île Nou portait d’ailleurs le comptoir santalier créé par Paddon en 1853. Ce dernier devait aider aux débuts de « Port de France » (il reprendra en 1866 le nom de Nouméa), dont l’implantation définitive fut décidée après que la baie de Boulari, ouverte aux vents d’ouest, ait été reconnue moins favorable.

Le 25 juin 1854, un détachement débarquait à la pointe de la presqu’île de Nouméa et entreprenait les fondations du « Fort Constantine » (actuel- lement aile ouest de l’hôpital). Le 16 août, Kouindo, grand chef de la région, signait l’acte de rattachement de Nouméa à la France. L’ère de la colonisation proprement dite s’ouvrait alors, pour le meilleur et pour le pire.

G. PISIER
Société d’Etudes Historiques de la Nouvelle-Calédonie

Orientation bibliographique

BEAGLEHOLE (J.-C.) - 1966. The exploration of the Pacific. Adam et Charles Black, Londres, 346 p.

BERARD (L.-Th.) - 1854. Campagne de la corvette l’Alcmène en Océanie. *Nouvelles annales de la marine et des colonies*. XII. Paris, pp. 5-151 et 153-179.

BROSSARD (Capitaine de vaisseau R. de) - 1964. Rendez-vous avec Lapérouse à Vanikoro. Editions France-Empire, Paris, 303 p.

BROU (B.) - 1973. Histoire de la Nouvelle-Calédonie, les temps modernes 1774-1925. Publications de la Société d’Etudes Historiques de la Nouvelle-Calédonie n° 4. Nouméa, 321 p.

CHEYNE (A.) - 1975. Les aventures du Capitaine CHEYNE dans l’archipel calédonien 1841-1842. Publications de la Société d’Etudes Historiques de la Nouvelle-Calédonie n° 7. Nouméa, 89 p.

CROCOMBE (R.-G.) et (M.) - 1968. The works of Ta’unga. Australian National University Press. Canberra, 164 p.

APPROCHE ET DÉCOUVERTE DE LA NOUVELLE-CALÉDONIE

DUNMORE (J.) - 1975 et 1969. French explorers in the Pacific I et II. Oxford University Press. 356 p. et 428 p.

ERSKINE (J.-E.) - 1967. Journal of a cruise among the islands of the western Pacific. Dawson’s of Pall Mall, Londres, 488 p.

HOWE (K.-R.) - 1978. Les îles Loyauté, histoire des contacts culturels de 1840 à 1900. Publications de la Société d’Etudes Historiques de la Nouvelle-Calédonie n° 19. Nouméa, 249 p.

PISIER (G.) - 1971. Kounié ou l’île des Pins. Publications de la Société d’Etudes Historiques de la Nouvelle-Calédonie n° 1. Nouméa, 340 p.

PISIER (G.) - 1974. La découverte de la Nouvelle-Calédonie. Publi- cations de la Société d’Etudes Historiques de la Nouvelle-Calédonie n° 5. Nouméa, 191 p.

PISIER (G.) - 1976. D’Entrecasteaux en Nouvelle-Calédonie. Publications de la Société d’Etudes Historiques de la Nouvelle-Calédonie n° 13. Nouméa, 148 p.

PISIER (G.) - 1975. Dumont d’Urville aux îles Loyauté. *Bulletin de la Société d’Etudes Historiques de la Nouvelle-Calédonie* n°s 25 et 26. Nouméa, pp. 20-32 et p. 32.

SALINIS (Le Père A.) - 1892. Marins et Missionnaires, conquête de la Nouvelle-Calédonie 1843-1853. Paris, 336 p.

SHINEBERG (D.) - 1973. Ils étaient venus chercher du santal (traduit de l’anglais par André Surleau). Publications de la Société d’Etudes Histo- riques de la Nouvelle-Calédonie n° 3. Nouméa, 454 p.

APPROACH AND DISCOVERY OF NEW CALEDONIA

Chance and the geographical position combined to account for the late discovery of the Caledonian archipelago at the end of the 18th century. Following this, the only contacts recorded for almost three-quarters of a century were with European explorers. From 1840 onwards missionaries, whalers, sandalwood traders and sailors started to visit it regularly. France finally annexed the main island in 1853 and Noumea was founded the following year.

I. – From distant approaches to the discovery (1568-1774)

As early as the 16th century, Spaniards appeared in the region and discovered the Solomon Islands and the New Hebrides. Torres almost touched New Caledonia in 1606. The Dutch followed in the next century. Tasman discovered Tasmania, New Zealand and Fiji. In the 18th century, English navigators multiplied the discoveries in the south-west of the Pacific. The Frenchman de Surville passed very close to New Caledonia that Cook, the first explorer of the eastern coast of Australia, discovered by chance on the 4th of september 1774, during his second voyage of circumnavigation.

II. – From discovery to the first settlements (1774-1840)

The dangerous approaches to the main island described by Cook and the frequent hostility of the natives kept the Europeans away for a long time. After Lapérouse (?), d’Entrecasteaux explored the west coast for the first time. He just missed the Loyalty Islands, wich were soon discovered by the Englishman, Raven (1793), and whose hydro- graphic mapping was completed by Dumont d’Urville (1827 and 1840). English and American whalers, traders and adventurers from Sydney finally visited the coasts of the archipelago from 1810 to 1840, frequently under fortuitous and perilous conditions.

III. – From the first settlements to the foundation of Noumea (1840-1854)

From 1840 onwards, « teachers », – Polynesian protestant catechists – preceded the English missionaries. Evangelization met with varying success, but was the most successful in the Loyalty Islands. French Marist catholics founded the first mission at Balade in 1843 but were chased away in 1847. Implanted on the Isle of Pines, they returned to Balade in 1851.

At the same time, following the American whalers, English sandalwood traders visited the region frequently. They completed the exploration of it and established numerous trading links with the natives.

During the same period, visits from English and French warships, often connected with the activities of the missionaries and traders, multiplied. The extent of British acquisitions in the south-west of the Pacific led France to annex the main island and its dependencies on the 24th of september 1853. Noumea was founded on the 25th of June 1854.

KEY

FROM DISTANT APPROACHES TO THE DISCOVERY (1774)

1 Anchorages of discovery

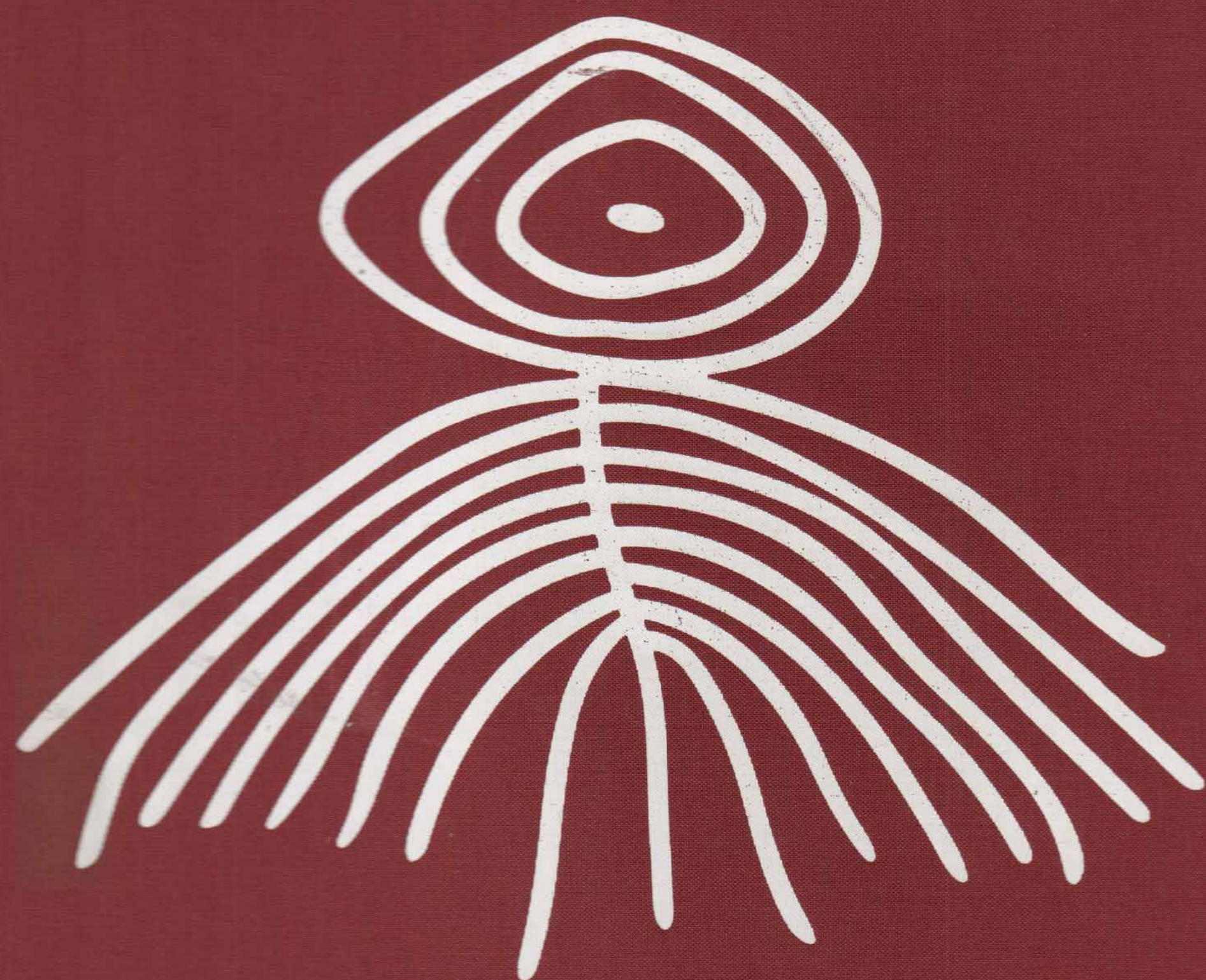
FROM DISCOVERY TO THE FIRST SETTLEMENTS (1774-1840)

2 Whalers from 1810-1820
(probable ports of call in Caledonian north and the Loyalty Islands)

FROM THE FIRST SETTLEMENTS TO THE FOUNDATION OF NOUMEA (1840-1854)

3 Successful foundation
4 Failure
5 Sandalwood trading-posts
6 Taking possession.
} London Missionary Society, Marist mission.





ATLAS
de la
nouvelle
CALEDONIE
et
dépendances



© *ORSTOM* - 1981 - *RÉIMPRESSION 1983*

ISBN 2-7099-0601-5

Office de la Recherche Scientifique et Technique Outre-Mer

Direction générale : 24, rue Bayard, 75008 Paris - France

Service des Editions : 70-74, route d'Aulnay, 93140 Bondy - France

Centre de Nouméa : Boite Postale n° A 5, Nouméa Cédex - Nouvelle-Calédonie

rédaction de l'atlas

Direction scientifique

Alain HUETZ de LEMPS
Professeur de Géographie à l'Université de Bordeaux III

Michel LEGAND
Inspecteur Général de Recherches
Délégué Général de l'ORSTOM pour le Pacifique Sud

Gilles SAUTTER
Membre du Comité Technique de l'ORSTOM
Professeur de Géographie à l'Université de Paris I

Jean SEVERAC
Directeur Général adjoint honoraire de l'ORSTOM

Coordination générale

Gilles SAUTTER
Membre du Comité Technique de l'ORSTOM
Professeur de Géographie à l'Université de Paris I

Conseil scientifique permanent Conception - Réalisation

Benoît ANTHEAUME Géographe, ORSTOM
Jean COMBROUX Ingénieur cartographe, ORSTOM
Jean-Paul DUBOIS Géographe, ORSTOM
Jean-François DUPON Géographe, ORSTOM
Danielle LAIDET Cartographe-géographe, ORSTOM

Secrétariat scientifique

Jean-Paul DUCHEMIN Géographe, ORSTOM
André FRANQUEVILLE Géographe, ORSTOM

Auteurs

ANTHEAUME Benoît Géographe, ORSTOM
BAUDUIN Daniel Hydrologue, ORSTOM
BENSA Alban Ethnologue, Université de Paris V-CNRS
BEUSTES Pierre Service Topographique
BONNEMAISON Joël Géographe, ORSTOM
BOURRET Dominique Botaniste, ORSTOM
BRUEL Roland Vice-Recteur de Nouvelle-Calédonie
BRUNEL Jean-Pierre Hydrologue, ORSTOM
CHARPIN Max Médecin Général
DANDONNEAU Yves Océanographe, ORSTOM
DANIEL Jacques Géologue, ORSTOM
DEBENAY Jean-Pierre Professeur agrégé du second degré
DONGUY Jean-René Océanographe, ORSTOM

DOUMENGE Jean-Pierre Géographe, CEGET-CNRS
DUBOIS Jean-Paul Géographe, ORSTOM
DUGAS François Géologue, ORSTOM
DUPON Jean-François Géographe, ORSTOM
DUPONT Jacques Géologue, ORSTOM
FAGES Jean Géographe, ORSTOM
FARRUGIA Roland Médecin en chef
FAURE Jean-Luc Université Bordeaux III
FOURMANOIR Pierre Océanographe, ORSTOM
FRIMIGACCI Daniel Archéologue, ORSTOM-CNRS
GUIART Jean Ethnologue, Musée de l'Homme
HENIN Christian Océanographe, ORSTOM
ILTIS Jacques Géomorphologue, ORSTOM
ITIER Françoise Géographe, Université Bordeaux III

JAFFRE Tanguy Botaniste, ORSTOM
JEGAT Jean-Pierre Service des Mines
KOHLER Jean-Marie Sociologue, ORSTOM
LAPOUILLE André Géophysicien, ORSTOM
LATHAM Marc Pédologue, ORSTOM
LE GONIDEC Georges Médecin en chef
MAC KEE Hugh S. Botaniste, CNRS
MAGNIER Yves Océanographe, ORSTOM
MAITRE Jean-Pierre Archéologue, ORSTOM-CNRS
MISSEGUE François Géophysicien, ORSTOM
MORAT Philippe Botaniste, ORSTOM
PARIS Jean-Pierre Géologue, BRGM
PISIER Georges Société d'Etudes Historiques de Nouvelle-Calédonie

RECY Jacques Géologue, ORSTOM
RIVIERRE Jean-Claude Linguiste, CNRS
ROUGERIE Francis Océanographe, ORSTOM
ROUX Jean-Claude Géographe, ORSTOM
SAUSSOL Alain Géographe, Université Paul Valéry - Montpellier
SOMNY Jean-Marie Service de Législation et des Etudes
TALON Bernard Service des Mines
VEILLON Jean-Marie Botaniste, ORSTOM
ZELDINE Georges Médecin en chef

EQUIPE GEOLOGIE-GEOPHYSIQUE ORSTOM
SERVICE HYDROLOGIQUE ORSTOM
SERVICE METEOROLOGIQUE Nouvelle-Calédonie

Réalisation technique

Cartes

ARQUIER Michel
DANARD Michel **MEUNIER François**
DAUTELOUP Jean **PELLETIER Françoise**
GOULIN Daniel **PENVERN Yves**
HARDY Bernard **RIBERE Philippe**
LAMOLERE Philippe **ROUSSEAU Marie-Christine**
LE CORRE Marika **SALADIN Odette**
LE ROUGET Georges **SEGUIN Lucien**

Jean COMBROUX
Chef du Service Cartographique de l'ORSTOM

Danielle LAIDET
Cartographe-géographe, ORSTOM

Commentaires

DUPON Jean-François
RUINEAU Bernard

DAYDE Colette
DESARD Yolande
DEYBER Mireille
DUGNAS Edwina
FORREST Judith
HEBERT Josette